

# Rezensionen = Comptes rendus

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **79 (1985)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## REZENSIONEN – COMPTES RENDUS

Luce Piétri, *La ville de Tours du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle. Naissance d'une cité chrétienne* (Collection de l'École Française de Rome, n° 69). Rome, 1983. In-8°, XXXVII + 853 p.

Tours a connu entre le début du IV<sup>e</sup> siècle et la fin du VI<sup>e</sup> une étonnante métamorphose. La *civitas Turonorum*, que son érection éphémère en métropole de la Lyonnaise troisième n'avait pas tirée de son obscurité, est devenue l'*Urbs Martini* et rayonne pour de longs siècles, par ses sanctuaires et ses pèlerinages, sur toute la Gaule chrétienne. L'histoire de Tours de Luce Piétri, n'est pas tant l'histoire d'une ville que celle d'un destin, d'une certaine idée urbaine d'origine chrétienne, un chapitre d'histoire à la fois de l'Église et de France. En dépit de la richesse de son érudition, ce gros ouvrage est entraîné par un mouvement d'ensemble captivant que signale le sous-titre : naissance d'une cité chrétienne.

Le passage d'une cité romaine à une ville sainte ne s'est pas réalisé de lui-même, par la montée continue des baptêmes et le gouvernement des évêques. Il est le fruit d'interventions personnelles précises et décidées. Saint Martin ne l'avait pas inauguré, lui qui préférait se retirer de Tours à Marmoutiers, de l'autre côté de la Loire. Mais son épiscopat – dont la valeur ascétique, pastorale et missionnaire est soulignée, à partir de la *Vita Sancti Martini*, selon la mise au point de J. Fontaine – en est le point de départ. Sulpice Sévère intervient alors avec le grand succès de la *Vita*. Après un demi-siècle d'incertitude, l'évêque Perpétuus commande à Paulin de Périgueux une nouvelle *Vita* qui exalte les miracles de S. Martin. Le pèlerinage de Tours est maintenant en plein essor. C'est à cette date que le siège de Tours se tourne résolument vers Clovis, le Franc encore païen mais bientôt baptisé dans la foi catholique, qui s'oppose aux rois ariens. Clovis part de Tours pour sa campagne décisive contre les Wisigoths, et c'est à Tours qu'il reçoit de l'Empereur, au retour, les insignes du consulat. Ainsi s'inaugure le rôle sacré de la ville vis-à-vis de la royauté franque dont Grégoire de Tours, cent ans plus tard, va développer le thème de façon magistrale. Il l'ouvrira bien davantage encore dans son *Historia Francorum*, où le rôle providentiel de l'*Urbs Martiniana* dans l'histoire de Clovis et des Francs reçoit pour

perspective l'histoire universelle à la façon d'Orose et s'insère, à sa place, dans la réalisation du Royaume de Dieu dans le monde.

L'intérêt ne se dément pas au cours de l'ouvrage. Une érudition abondante et critique relève pas à pas les manifestations qui signalent le progrès de la ville chrétienne à Tours. C'est d'abord la conquête de l'espace par la construction de l'église cathédrale, avec sa *domus*, ses sanctuaires accolés, ses basiliques de S. Martin, S. Vincent, S. Julien, ses monastères d'hommes et de femmes et, par delà la Loire, Marmoutiers. A son tour la liturgie conquiert le temps en ajoutant au culte de l'église de Tours une liturgie stationale, qui se distribue entre les basiliques et que scandent les fêtes de S. Martin. L'animation du pèlerinage avec ses foules et ses miracles, le développement du monachisme, les retentissements politiques du droit d'asile et de l'assistance, l'expansion du clergé et de son patrimoine, le rayonnement de Tours sur les campagnes et dans toutes les couches de la population, l'ensemble de ces mouvements manifeste, en tous les domaines, la puissance d'innovation et de rayonnement d'une certaine idée religieuse de la ville de S. Martin, née de la foi et de l'espérance de quelques grands chrétiens.

M.-H. VICAIRE

Il processo per la canonizzazione di S. Nicola da Tolentino, éd. critique par Nicola Occhioni O.S.A. (†), préface de A. Vauchez, Introd. par D. Gentili, O.S.A. (Collection de l'Ecole Française de Rome, n° 74), Rome 1984, In-8°, XXX + 725 p.

Les procès de canonisation font partie de la vaste catégorie des enquêtes publiques qui, par les centaines de dépositions ou de témoignages provenant de toutes les parties de la société qu'elles nous transmettent, nous procurent des documents irremplaçables : elles nous font entendre, en effet, enregistrée par les notaires, la voix de ceux qui n'écrivent pas. La pensée, les croyances et les pratiques, l'imaginaire de toutes les couches d'une population nous deviennent ainsi perceptibles. On saura gré à l'Ordre des Ermites de S. Augustin – et à l'Ecole Française de Rome – d'avoir achevé l'œuvre à laquelle N. Occhioni († 1970) avait voué ses efforts, en publiant le texte critique du procès de Nicolas de Tolentino (1245–1305), cette sorte de curé d'Ars, croisé d'ermite et de frère mendiant, ascète et thaumaturge, dont le culte populaire immédiat avait entraîné dès 1325 l'ouverture du procès de canonisation. Les 371 témoignages (365 témoins) n'ont pas tous le même prix. Certains n'ont pour rôle que de confirmer l'existence du culte ; d'autres, un miracle isolé. Les autres, par contre, apportent leur confirmation aux vingt-deux chefs de canonisation qu'on leur soumet, les *articuli interrogatorii* qu'on voit apparaître dans la procédure depuis la canonisation de S. Dominique et qui sont publiés ici p. 16–21, en prologue aux dépositions. Certains témoins circonstancient ces points et les complètent abondamment. On trouvera là de nombreux documents sur le type de sainteté et la religion populaire dans la Marche d'Ancône en fin XIII<sup>e</sup> s., le succès des Ermites

de S. Augustin en Italie centrale, l'anticléricalisme virulent de certaines cités, l'essor du culte de la Santa Casa de Lorette et, bien sûr, S. Nicolas lui-même.

M.-H. VICAIRE

Hans Gugger, Die Bernischen Orgeln. Bern 1978 (Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern, Bd. 61, 62, 1977, 1978, 2 Bde.; Sonderausgabe und Buchhandelsausgabe in einem Band), XVIII + 713 S.

Vor dem Erscheinen des Buches von Hans Gugger über die bernischen Orgeln gab es bis jetzt nur eine zusammenfassende Darstellung über die Orgelgeschichte eines Schweizer Kantons, nämlich die monumentale Arbeit von Friedrich Jakob über den Orgelbau im Kanton Zürich (2 Bde, Bern 1969 und 1971). Im Gegensatz zum ausgewiesenen Musikwissenschaftler Jakob ist Hans Gugger von Beruf Buchdrucker und nur nebenbei Organologe. Umso bemerkenswerter ist deshalb seine umfangreiche Arbeit. Während Jakob in seinem Werk den vorreformatorischen Orgelbau behandelt und seine Untersuchungen nicht über die Mitte des 19. Jahrhunderts ausweitet, befasst sich Gugger ausschliesslich mit den nachreformatorischen Orgeln; er beschränkt sich dabei im Gegensatz zu Jakob, der ebenfalls den profanen Orgelbau miteinbezieht, auf Instrumente in vor 1900 erstellten Kirchenräumen oder in modernen Kirchenbauten, sofern sich darin eine historische, vor 1900 gebaute Orgel befindet.

Den Hauptanteil von Guggers Werk beansprucht ein alphabetisch geordnetes Inventar, in dem wir die Geschichte und Beschreibung der einzelnen Orgeln finden. Auszüge aus archivalischen Quellen reiht er jeweils in die geschichtliche Darstellung der Orgeln ein, wodurch das Werk einerseits an Lebendigkeit gewinnt, andererseits jedoch meist eine integrale Aufführung der Quellen unmöglich macht, was z.B. bei der Publikation eines Quellenbandes möglich gewesen wäre. Besonders schätzenswert ist der ansehnliche Bildteil mit 193 Abbildungen mit sowohl heute noch bestehenden wie bereits zerstörten oder nur entworfenen Orgelgehäusen. Sehr wertvoll ist ein Werkverzeichnis der Orgelbauer, die auf bernischem Boden gearbeitet haben, das mit biographischen Daten und bibliographischen Hinweisen ergänzt ist, nützlich erscheint ebenfalls eine Übersicht über das Geld- und Rechnungswesen, eine terminologische Erläuterung der äusseren Teile der Orgel sowie ein Personen- und Ortsregister.

Dem Inventar der einzelnen Orgel stellt Gugger drei grössere zusammenfassende Kapitel und ein kleineres über den wirtschaftlichen Aspekt und die staatliche Subventionierung der Orgelbauten voran.

Das erste grössere Kapitel ist der Wiedereinführung der Orgel in den bernischen Kirchen nach der Reformation gewidmet. Im Gegensatz zum Kanton Zürich, in dem sich das Orgelverbot der Reformation auf jegliche Instrumentalmusik in der Kirche ausgeweitet hatte, wurden im 17. Jahrhundert im Bernbiet Zinkenisten und Posaunisten zur Stützung des Choralgesanges angestellt.

Im Kanton Zürich besteht das Orgelverbot *de iure* bis auf den heutigen Tag, doch fasste die Orgel im Verlaufe des 19. Jahrhunderts wieder Fuss in der reformierten Zürcher Landeskirche. Die erste Orgel, die in einer reformierten Kirche des Kantons Bern nach dem Orgelverbot wieder Eingang fand, war ein von Jakob Messmer ums Jahr 1703 erstelltes Positiv, das auf dem Lettner der Stadtkirche Burgdorf aufgestellt wurde. Anfänglich fand es nur im Rahmen des dortigen *Collegium musicum* Verwendung, doch wurde es später *vor die Lauben des alten Lettners* gesetzt und am 25. Juli 1725 zum ersten Mal für den öffentlichen Kirchengesang gebraucht. Auffallend ist, dass in Bern erst ein Jahr später am 5. Juni 1726 ein Ratsbeschluss gefällt wurde, im Münster eine Orgel *einzuführen*, mit deren Bau Leonhard Leu beauftragt wurde (1727–1730). Nachdem auch die Predigerkirche in Bern im Jahre 1728 den Kauf eines Orgelwerkes beschlossen hatte, breitete sich die Begeisterung für die Orgel allmählich auf dem Lande aus: 1746 erhielten La Neuveville, 1758 Wahlern, 1760 Ursenbach, 1761 Aarberg und Nidau usw. eine Orgel. Bis im Jahre 1790 wurden mehrheitlich Orgelbauer, die ausserhalb des bernischen Hoheitsgebiets ansässig waren, beigezogen, was verständlich ist, wenn man bedenkt, dass wegen des Orgelverbots dieser Handwerkszweig im protestantischen Bernbiet keine Berechtigung mehr hatte. Nach 1790 gewannen dann bernische Orgelbauer die Oberhand. Das zweite Kapitel berührt den kunstgeschichtlichen Aspekt, in dem Fragen der Gehäusotypologie, der Ornamentik und Fassung sowie die Standortfrage der Orgel eingehend behandelt werden. Bezüglich der Typologie der Gehäuse erblickt Gugger in einer fünfteiligen Gehäuseform mit hohem Mittelurm, zwei kleineren Aussentürmen und zwei flachen Mittelfeldern, die Peter Schärer in Rüderswil im Jahre 1783 zum erstenmal auf Berner Boden ausführte, die Grundform, die zum klassischen Typus der Berner Orgel geworden ist. Ebenfalls bei einmanualigen Instrumenten finden wir dieselbe Gehäuseform, jedoch mit zusätzlichen hochgestellten Zwischenfeldern. Ob die Prospekt Pfeifen dieser oberen Zwischenfelder zum Cornet gehörten, wie Gugger bisweilen vermutet (etwa bei der Beschreibung der Orgel zu Saanen) ist fraglich. Im Falle der Orgel von Erlenbach trifft dies zwar heute zu (die alten Prospekt Pfeifen der oberen Seitenfelder und des oberen Mittelurmes, die das Instrument von Stölli krönen, bilden die 8'-Reihe des vierfachen Cornets ab c'), doch müsste genau untersucht werden, ob dies im scheinbar einmanualigen Werk Stöllis früher auch so war. Es fehlt hier der Platz, einen zusammenfassenden Überblick über die Vielfalt der verwendeten Gehäuseformen und stilistischen Richtungen zu geben. Es sei lediglich festgehalten, dass verschiedene Gehäuseformen sich an Vorbilder im süddeutsch-vorarlbergischen (z.B. die Werke Joseph Anton Mosers) oder an den französischen Raum anlehnen (z.B. das Gehäuse der Bieler Stadtkirche von Jacques Besançon und auch die Werke von Samson Scherrer). Im Falle der Orgel der Spiezer Schlosskirche von Franz Joseph Remigius Bossart von 1831 lassen sich in der Prospektgestaltung, wie Hans Gugger bemerkt, lombardische und iberische Einflüsse erkennen, stimmt doch z.B. der Prospektaufbau der Spiezer Orgel deutlich mit jenem der Evangelienorgel der Kathedrale von Burgos überein. Weshalb Bossart aber auf die Idee zur Verwirklichung dieses in der Schweiz nördlich der Alpen einzigartig dastehenden Orgelprospektes kam, konnte Gugger im Rahmen seiner Forschungen bis jetzt nicht ergründen.

Das für den Orgelliebhaber wohl interessanteste Kapitel ist dasjenige, welches Gugger dem musikalischen Aspekt, insbesondere der Disposition widmet. Wie Gugger bemerkt, gab es im Kanton Bern verhältnismässig wenige mehrmanualige Instrumente. In der Regel waren die bernischen Landorgeln einmanualig; falls sie mit einem Pedal versehen waren, beschränkte sich dieses meist im Umfang auf 13 Tasten (C-c<sup>o</sup>). Als klassische «Berner Disposition» sieht Gugger folgende 10-registrige Registerzusammenstellung an, wobei das Pedal fehlen konnte:

<i>Manual</i>		<i>Pedal</i>
Prinzipal	8'	Subbass 16'
Gedackt	8'	Oktavbass 8'
Octav	4'	
Flöte	4'	
Quinte	2 <sup>2</sup> / <sub>3</sub> '	
Superoctave	2'	
Mixtur	2' 3–4 fach	
Cornett	8' oder 4' 3–5 fach ab c'	

Diese auf bernischem Boden recht häufig vorkommende Disposition ist uns tatsächlich anderswo nicht bekannt. Was hingegen den bereits besprochenen fünfteiligen Gehäusetypos mit hohem Mittelturn betrifft, so handelt es sich nicht um ein Berner Typikum, ist doch diese Gehäuseform auch anderswo weit verbreitet. Das Überhandnehmen einer romantischen Dispositionsweise hatten wesentlich die beiden staatlichen Experten Jakob Mendel (ab 1830 Organist am Berner Münster) und Kirchenmusikdirektor Merz beeinflusst, die gegen die Mitte des 19. Jh. jeweils über eine Subventionierung der neu erbauten Orgeln durch den Staat zu entscheiden hatten.

Von den Orgeln des Bernbiets sind nur noch wenige in mehr oder weniger originalem Zustand erhalten (Lauenen, Spiez, St. Stephan, Würzbrunnen). Die Instrumente z.B. von Achseten, Amsoldingen, Dürrenroth und Köniz weisen noch einen relativ hohen Prozentsatz an altem Material auf, während u.a. in Belp, Erlach, Erlenbach, Huttwil und Neuenegg nur noch ein geringer Teil des ursprünglichen Pfeifenwerks erhalten ist. Eine detaillierte Aufnahme des alten Bestandes (z.B. des Pfeifenwerkes mit Messuren) gibt Gugger in seiner Arbeit nicht. Vielmehr legt er das Hauptgewicht seiner Arbeit auf die kunstgeschichtliche Beschreibung und Würdigung der einzelnen Gehäuse, was verständlich ist, wenn man bedenkt, dass von diesen Gehäusen erstaunlich viele erhalten geblieben sind, während in den meisten Fällen das originale Pfeifenwerk ganz oder teilweise zerstört wurde.

Bezüglich der Quellentranskriptionen wirkt störend, dass Gugger runde Klammern für eigene Hinzufügungen und, wie es scheint, auch für originale Einschiebsel verwendet, obwohl er in einigen wenigen Fällen auch von eckigen Klammern Gebrauch macht. Das  $\bar{n}$  und  $\bar{m}$  löst Gugger in den Transkriptionen jeweils auf, nur im Falle der Wiedergabe des Vertrages der Orgel von Roggwil übernimmt er die ursprüngliche Schreibweise. Diese kleine Inkonsequenz und

einige wenige Ungenauigkeiten, etwa die Erwähnung eines Manualumfangs von C-fis<sup>'''</sup> der Orgel von Beatenberg – es müsste wohl C-f<sup>'''</sup> heissen – fallen angesichts des überaus reichhaltigen und gediegen dargestellten Materials über die Berner Orgeln nicht ins Gewicht.

Bei der Drucklegung wurden aus Versehen bei der Darstellung der Geschichte der Orgel von Gsteig bei Saanen zwei Zeilen unten auf S. 286 der Buchhandelausgabe vor den Quellenangaben nicht abgedruckt. Wie uns Hans Gugger freundlicherweise mitteilte, hätte folgender Text abgedruckt werden sollen:

*1901 Goll baut eine neue Orgel mit 7 Registern (IIP 3,3,1)*

*1967 Orgelbau Genf baut eine neue Orgel mit 15 Registern (IIP 7, 5, 3)*

Dem Hauptanliegen dieses Buches, einen Beitrag zur Erhaltung des historischen Bestandes der berner Orgeln zu leisten, ist Hans Gugger ohne Zweifel voll gerecht geworden, darüber hinaus liefert das Werk den Wissenschaftlern, Kirchengemeinden und Organisten eine Fülle von wertvollen Informationen und ist auch Laien dank seiner allgemein kulturhistorischen Bedeutung und nicht zuletzt dank der einfachen, kräftigen und gefühlvollen Sprache zugänglich.

FRANÇOIS SEYDOUX

Chartularium Sangallense, Band IV (1266–1299). Bearbeitet von Otto P. Clavadetscher. St. Gallen 1985. XXIII–666 S.

Bereits zwei Jahre nach dem Erscheinen von Band III des Chartularium Sangallense (vgl. ZSKG 78, S. 172 f.) hat Otto P. Clavadetscher den Band IV veröffentlicht, dessen 646 Nummern nach den gleichen Prinzipien bearbeitet worden sind und nun teilweise Hermann Wartmanns «Urkundenbuch der Abtei Sanct Gallen» Teil III (Nr. 970–1115) ersetzen. Clavadetschers Publikation bringt über fünfzig bisher unedierte Texte, eine Reihe neuer Regesten und vor allem eine grosse Zahl von Berichtigungen gegenüber den älteren Ausgaben. Der wachsenden Anzahl in deutscher Sprache redigierter Dokumente entsprechend hat der Herausgeber neben dem lateinischen Wort- und Sachregister auch ein deutsches angelegt.

PASCAL LADNER